

promise pour sa capture les rendait enragées. La police procédait avec une méthode rigoureuse, une implacable ténacité : tous les gîtes occupés par le proscrit étaient successivement découverts ; plusieurs fois, il ne s'était échappé que par miracle, et n'avait quitté son précaire asile que quelques minutes avant l'arrivée des agents. Paris n'était donc plus tenable. Il fallait à tout prix le quitter.

Les affiliés des *Trois Couleurs* joignirent tous leurs efforts pour sauver leur chef. Ils y réussirent. Le 4 janvier 1817, Schopinan put quitter Paris, muni de papiers parfaitement en règle, quoique... parfaitement faux d'ailleurs, sous le nom, et avec les apparences de M. Henriot, marchand de laine en gros. Il emportait dans un porte-manteau, et sur lui-même, cent dix mille francs, tant en or qu'en billets. Sa famille, fort riche, lui avait remis cette énorme somme, d'abord parce que son absence à l'étranger pourrait être très longue, sans qu'on pût la divulguer, en sorte que nul envoi d'argent ne lui parviendrait peut-être avant plusieurs années, ensuite parce qu'une poignée d'or jetée à propos a sauvé bien des fugitifs, depuis Mazarin, et même avant ! Enfin, avec cet argent, il pourrait, si son exil se prolongeait, s'établir à l'étranger dans de bonnes conditions.

Schopinan partit le matin, monté sur un excellent cheval. Il prit par la barrière de Charenton et la route de Bourgogne, parce que les *Trois Couleurs*, après avoir tâté toutes les frontières, avaient reconnu que la zone entre Genève et la France était la moins scrupuleusement surveillée. Si donc le Docteur pouvait arriver jusque-là sans encombre, il passerait en Suisse, où il trouverait un refuge assuré.

La sortie de Paris et ses deux premiers jours de voyage eurent lieu sans incident. Partout il se présentait avec assurance, commandait haut dans les auberges, et suivait cette excellente tactique qui consiste, pour ceux qui se cachent, à se montrer fort ostensiblement. Plusieurs fois, on lui demanda ses papiers, qu'il présentait sans embarras. Partout où il passait d'ailleurs, il s'occupait des laines, voyait quelques troupeaux, prenait des échantillons, avait bien, en un mot, l'apparence du gros marchand pour lequel il se donnait.

Il voyageait à petites journées, en ménageant son bon cheval pour un effort imprévu, s'il s'en présentait, et tout allait pour le mieux. Son plan de fuite était très simple, par là même très bon. Il voulait descendre toujours tout droit, au sud, par la route de Lyon, jusqu'à Mâcon. De là, il tournerait sur Genève dont il se rapprocherait le plus possible, toujours en jouant son personnage de marchand de laines, il sonderait la frontière, et la franchirait d'un temps de galop, sous les coups de fusil des douaniers, s'il le fallait.

Le neuvième jour, après son départ de Paris, il était au Bourg du Haut, chef-lieu du canton de la Côte-d'Or, à une étape de Dijon, et rien n'avait encore alarmé sa fuite. Il venait d'arriver à l'hôtel des *Deux Erus*. Il était environ six heures du soir. Après avoir installé son cheval à l'écurie, en surveillant lui-même les soins qu'on lui donnait, il se chauffait tranquillement devant le grand feu de la cuisine, en attendant le dîner.

Un gendarme entra. Il n'était point fait pour

décontenancer le Docteur, qui dix fois déjà sur sa route avait été arrêté et interrogé par la gendarmerie. Ce fut donc de l'air le plus indifférent du monde qu'il rendit son salut au militaire.

Celui-ci se rapprocha, et fort indifférent aussi, comme quelqu'un qui accomplit la monotone besogne de tous les jours, il demanda :

— Vous avez des papiers, Monsieur ?

— Mais certainement, mon ami.

— Vous savez, faites excuse, mais nous devons les demander de quiconque que ce soit, rapport à ces affaires de la politique ; et il ajouta tout bonnement, comme pour se faire pardonner son indiscretion, demi-souriant, demi-sérieux, tendant la main :

— Si vous voulez bien montrer.

Le Docteur ouvrit son portefeuille, en tira son passe-port, déjà maculé et rompu aux plis, par les fréquents examens précédents. Le gendarme le prit et, pour mieux lire, approcha la chandelle en transportant celle-ci du milieu de la table sur le coin ; en même temps il s'assit auprès. Le mouvement eut un double résultat : d'abord le Docteur qui se trouvait dans l'ombre reçut la lumière en pleine figure, et il en fut de même pour le gendarme, qui précédemment debout, et éclairé par en dessous, se trouva face à face avec la chandelle, ce qui mit en relief les moindres plis, les plus légères teintes de sa figure. Il commença à lire lentement, épelant presque. A chaque détail du signalement, il regardait longuement le docteur, pour en vérifier l'exactitude. Celui-ci ne bronchait pas, aucun muscle de sa figure n'avait fréni. Méthodiquement, il bourrait sa pipe puis l'allumait, et en tirait les premières bouffées tandis que le militaire l'examinait. A peine un observateur attentif aurait-il remarqué qu'à travers le masque impassible de ses traits, ses yeux avaient tout d'un coup lui d'un étrange éclat, et que ses paupières, volontairement abaissées, ne parvenaient pas à en cacher la vivacité.

Pourtant, la plus terrible angoisse serrait au cœur le malheureux fugitif, car au moment où la bongie avait été rapprochée, il avait fixé les yeux sur son interlocuteur, — et d'un regard il avait découvert quelque chose d'effrayant. La vision avait été brusque et nette, comme l'apparition d'un paysage par une porte soudain ouverte.

C'était un coin de champ de bataille, en arrière des combattants qui avaient avancé, à une demi-lieue de la ligne des feux. Sous le tonnerre encore voisin d'une canonnade ininterrompue, et le crépitemment moins vivement perçu de la fusillade, au bord d'un chemin, une masure au toit effondré par les projectiles. Autour, les champs de blé en épis saccagés, aplatis comme au rouleau, les arbres brisés ; sur le chemin, des jonchées de branches et de feuilles, parmi lesquelles des soldats tués, inertes, les membres mous, abandonnés comme des choses sans résistance, sans ressort. Près de la masure, des morts encore, mais couchés en ordre, par rangées ; s'appuyant aux murs ; debout, à genoux, assis, des blessés ; venant du côté du canon, des blessés ; au loin sur le chemin, des blessés encore, marchant seuls, ou soutenus par d'autres ; tout le long, des taches sombres sur la blancheur de l'empierrement, qui étaient des morts.

(A suivre.)

CUNISSET CARNOT